

L'art d'être complètement piqué

EXPOSITION À travers cinquante pièces, dont un prêt inédit de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, la galerie J. Kugel à Paris révèle ce fol art de l'écaïlle inventé à la cour de Naples au XVIII^e siècle.

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

Il faut être « complètement piqué », titre de leur nouvelle et fabuleuse exposition, pour rassembler un ensemble d'objets d'une virtuosité aussi extraordinaire que ces trésors d'écaïlle qui susciteront un fol engouement chez les collectionneurs du XIX^e siècle et, tout particulièrement, parmi les membres de la famille Rothschild. Les expositions des frères Kugel, cinquième génération d'une longue lignée d'antiquaires, sont toujours un événement perpétuant la tradition des extravagants cabinets de curiosités. Elles sont devenues la marque de fabrique de ce duo renommé de marchands parisiens, chineurs dans l'âme, chercheurs de trésors, commerçants hors pair mais avec la discrétion de l'ancien temps.

Il y a quatorze ans, Nicolas et Alexis avaient décidé de ne plus participer à la Biennale des antiquaires

(rebaptisée aujourd'hui Biennale Paris), préférant se retrancher dans leur palais du quai Anatole-France, majestueuse demeure de plusieurs étages construite en 1840 pour Jean-Pierre Collot, un financier proche de Bonaparte. Avec raison. La semaine passée, il y avait une foule dense pour leur dernier vernissage.

L'objet de toutes les convoitises : la table de Giuseppe Sarao, chef-d'œuvre prêté pour la première fois par le Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Six personnes ont été dépêchées du musée pour venir installer sur son podium ce chef-d'œuvre avec son piétement d'origine, décoré de plus d'une centaine de personnages en chinoiserie qu'entourent des animaux, singes, insectes, oiseaux et dragons. Cette table qui a voyagé en camion et en bateau jusqu'à Paris fut achetée en 1886 par le baron Stieglitz à l'antiquaire Goldschmidt de Francfort, l'un des principaux fournisseurs de Mayer Carl de Rothschild, lui-même grand amateur d'écaïlles piquées.



C'est le décès de ce dernier qui permit à Stieglitz d'acquérir la table. Elle orna son musée d'arts décoratifs avant d'être transférée à l'Ermitage après 1924.

Il est rare qu'un musée, de plus aussi prestigieux, prête à des privés... Mais par leurs recherches scientifiques et leurs publications,

La table de Giuseppe Sarao, chef-d'œuvre prêté pour la première fois par le Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.
GALERIE J. KUGEL

les Kugel font avancer l'histoire de l'art. Dans l'arrière-cour, à l'étage, leur nouvelle bibliothèque dessinée par le décorateur Pier Luigi Pizzi, écrin néoclassique gris scandé de colonnes à l'antique, accueille des dizaines de milliers de catalogues de ventes, d'inventaires d'époque, de livres introuvables. Ce trésor est aussi précieux que leur stock d'objets.

Minuterie incroyable

L'idée d'une exposition sur l'art du « piqué » leur vint après avoir eu entre les mains, il y a des années, une de ces merveilles en écaïlle réalisées entre 1720 et 1760 pour Charles de Naples (fils de Philippe V d'Espagne et d'Élisabeth Farnèse), qui transforma dès 1734 son royaume en l'une des cours les plus resplendissantes et cosmopolites d'Europe. La cinquantaine d'objets ici réunis - de la paire d'aiguères à décor de chinoiseries, à l'encrier aux motifs des quatre saisons, en passant par le coffret à jeux avec encore ses petits jetons - a été

réalisée par des artistes de génie appelés « tartarugari », dont le plus célèbre fut Giuseppe Sarao. Ils parvinrent à mouler l'écaïlle à l'aide d'eau bouillante tout en y inscrutant de l'or et de la nacre avant que la matière ne se rétracte en refroidissant.

D'une minuterie incroyable, chaque décor - à regarder en détail à l'aide de loupes - est un paysage en soi que la lumière, passant à travers la sombre diaphanéité de l'écaïlle, illumine de tous ses feux. D'une préciosité rare, toutes les pièces portent des provenances prestigieuses qui n'ont pas manqué de faire rêver les collectionneurs dès le milieu du XIX^e siècle, lorsqu'elles apparurent dans les ventes à Paris organisées par des antiquaires comme Löwenstein, propriétaires de galeries à Francfort, Vienne et Londres. Les prix s'échelonnent de 20 000 euros à 1 million d'euros. ■

Jusqu'au 8 décembre, Galerie J. Kugel, 25, quai Anatole-France (Paris VII^e), catalogue en français aux Éditions Monelle Hayot (65 €)

Claire Tabouret, retour sur une révélation

ARTS La jeune peintre au succès fulgurant expose ses œuvres anciennes à la Collection Lambert.

VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À AVIGNON

C'est un petit feu follet posé devant ses énormes tableaux où la vie semble s'arrêter pile à minuit dans le jardin du Bien et

du Mal. Claire Tabouret, née en 1981 à Pertuis dans le Vaucluse, est un petit format délicat qui crée des fresques immenses. Des compositions classiques que la

re des enfants menaçants ou menacés qui marient la tradition du carnaval par leurs costumes, brandissent des lances comme les cavaliers de *La Bataille de Sari Romano* de Paolo Uccello (vers 1456). Ils vous regardent sans ciller comme le font les bébés en absorbant le monde.

Princesse sauvage

Depuis septembre 2013, cette peintre dans la grande tradition est sortie de la foule anonyme des artistes en herbe lors de son exposition « Prosopon » à la galerie Isa-

se, du 16 avril 2014 au 6 janvier 2015. Depuis, ce vrai tempérament s'est affirmé, a fui les mondanités en s'installant à Los Angeles dans un immense atelier, a plongé dans la peinture comme en apnée, a forgé sa palette et s'est aventurée toujours plus loin dans le monde de la peinture. Depuis, elle a multiplié les expositions prestigieuses, du Yuz Museum du collectionneur indonésien Budi Tek, à Shanghai, à la Villa Médicis, elle a changé de galerie, quitté le duo Bugada & Cargnel (Paris, XIX^e) pour arriver en princesse sauvage dans le

ses œuvres déjà « anciennes ». Avec son commissaire Stéphane Ibars, pilier de la Collection Lambert, Claire Tabouret a composé un jeu de regards croisés. Ceux des tableaux où une touche bleu fluo unit les femmes, où un halo vert d'aurore boréale plane au-dessus des garçons en uniformes. En face d'eux, en alignement presque magique, les céramiques les toisent, visages pâles bizarrement monochromes, muets, petites statues habitées, chargées, diraient les amateurs d'art africain. Le visiteur

